

Histoire imaginée . . .

. . . avec des personnages réels

DROM, 22 mars 1916

Il paraît que c'est le printemps, mais il fait quand même pas bien chaud, dans la vallée, en cette fin du mois de mars. Nous sommes mercredi et quelques groupes reviennent du marché de Bourg où les plus courageux se sont rendus tôt le matin, après la traite et les soins aux bêtes. Les plus courageux ou, plutôt, les plus courageuses : en effet, on voit majoritairement des femmes, accompagnées de jeunes garçons ou d'hommes plus vieux. Depuis déjà plus d'un an et demi que cette satanée guerre est déclarée, elle prend tous les hommes valides pour les envoyer au front, dans des contrées qu'on ne connaît que dans les livres de géographie . . . quand on va à l'école. On a parfois des nouvelles avec le journal, on se réunit alors quelques instants au bistrot, où à la forge : monsieur l'instituteur les lit à haute voix et donne quelques explications sur les lieux concernés, ce qui en rassure certains, ou en inquiètent d'autres. Quelques-uns, plus sages peut-être, disent que si tout se passait si bien qu'ils le prétendent dans les journaux, le front ne serait pas figé comme il l'est depuis l'année dernière !

Alors ce sont les femmes qui ont pris la relève pour aller aux champs, s'occuper des bêtes et faire tourner les fermes ; les enfants sont souvent exonérés d'école pour apporter de l'aide et remplacer les papas ou les grands frères.m

Le village comptait tout juste 300 âmes, mais déjà plusieurs dizaines sont partis au combat. Et les nouvelles sont rares : on s'échange des informations entre le front et le village ; on raconte la vie dans la vallée, le climat, les cultures. Les poilus se veulent rassurant dans leurs courriers, mais les mères et les épouses sont mortes d'inquiétude et la moindre lettre, source de soulagement bien provisoire, est lue et relue mille fois.

Début août 14, quand les premiers sont partis, ils pensaient être de retour avant l'hiver. Quelques anciens de 70 voyaient même d'un bon d'œil la revanche sur les Prussiens. Mais on n'était même pas à la Saint Thyrsé que Joséphine et Alfred **Cotton** avaient appris la mort de leur fils **Félix** ; il allait sur ses 26 ans quand il a reçu une balle de revolver, en Alsace. Alfred Brun, le charron, le fils de Célestine et Théophile, était dans le même régiment que Félix ; alors il avait informé ses parents dans une bien triste lettre : les deux copains du même village, qui avaient grandi ensemble, se soutenaient dans leurs tristes conditions de vie. Ne sachant comment s'y prendre, Théophile était allé voir M. le Maire, le Docteur Gaillard, pour aller annoncer ensemble la terrible nouvelle chez les **Cotton**. En plus, dans cette maison, il y avait un autre fils, plus jeune, **Clément**, 22 ans, qui devait être dans l'Oise à ce moment . . . mais dont on a plus de nouvelles encore à ce jour.

C'est comme **Joseph Auguste Girard**, le carrier, le fils à César et Florentine : il paraît qu'il était en Picardie au début du conflit. Et bien, pareil : plus de nouvelles depuis ! Tous les deux seraient portés disparus.

Au début de l'année suivante, on avait appris aussi le décès d'**Albert**, ce gars qui travaillait depuis quelques mois aux carrières. Il avait un drôle d'accent : il paraît qu'il arrivait de l'Est, mais on ne sait pas bien d'où. On le connaissait pas vraiment, Albert : il s'est fait tuer en Belgique. Il avait pas vingt ans ; pauvre gamin !

Puis, pendant les foins, c'est la Germaine **Borron** qu'a perdu son **Félix** : elle se retrouve seule avec ses deux petits. Et le **Clément Corretel**, pendant l'été (le fils à François) : il est mort suite à ses blessures dans un hôpital chez les Allemands : 25 ans, qu'il avait ! A Ramasse, y'en a une, la petite Angèle, qu'a été inconsolable : ils auraient dû se marier s'il était pas parti à la guerre !

Y'a encore le **Victor Grandpierre** qui serait porté disparu depuis le mois dernier ; il paraît qu'il était dans le nord. Et c'est pas facile pour sa femme, ici, avec les trois enfants : heureusement qu'elle a son beau-père pour l'aider.

Deux gendarmes arrivent en vélo et se dirigent vers la mairie. Les conversations s'arrêtent, tous se figent, les regardent : à qui apportent-ils une terrible nouvelle ? Ceux qui les ont vu passer se sont rapprochés de la

mairie mais les gendarmes ne ressortent pas : ils doivent discuter avec le maître d'école, qui fait aussi le secrétaire. On entend un bruit de moteur : c'est le docteur Gaillard : il possède une automobile ! Le médecin revient d'une consultation à Meillonas : il ne remonte pas vers l'Enclos mais tourne en face de la fromagerie et vient aussi à la mairie. Un silence d'angoisse se fait dans la rue. Le maire ressort avec les gendarmes et les trois se dirigent vers l'atelier du charron.

En les voyant arriver, Théophile **Brun** devient blême, il pose ses outils, prie pour que les trois hommes tournent à gauche. Non ; alors qu'ils lui passent devant sans s'arrêter, qu'ils aillent plus loin. Mais non : ils viennent droit vers lui ! Le charron sent une boule qui lui bloque la poitrine, ses lèvres tremblent, ses yeux refusent de voir.

Les gendarmes se mettent au garde à vous et le maire commence à parler d'une voix douce : « *Théophile, c'est Alfred* »... Alors le charron s'effondre en criant « *noooooon !* » Célestine accourt et comprend aussitôt.

« *C'est arrivé la semaine dernière, dans l'Aisne, dans les tranchées* », reprend le maire. Mais la vie s'est arrêtée pour Célestine et Théophile ; même préparés au pire, ils gardaient toujours l'espoir. **Alfred** avait 25 ans : il est allé retrouver Félix, son copain d'enfance, son copain de tranchée, son copain d'infortune.

Célestine et Théophile se retrouvent seuls avec leur chagrin pendant que le maire et les gendarmes s'éloignent. Voisins, parents et amis tentent de les reconforter, mais se sentent si désemparés, partagés entre révolte et tristesse solidaire, et l'étrange et coupable sentiment d'être soulagé de n'être pas concerné . . . pas aujourd'hui.

* * *

Plus tard, les disparus seront déclarés morts ; l'année 17 verra encore disparaître **Auguste Corretel**. Puis encore **Léon Carrier**, **Albert Brun** et **Elie Rougemont** en 18. Dix hommes de Drom sont mentionnés dans le « *Livre d'or du ministère des pensions* » ; hommage de la Nation aux « Mort pour la France » dans ce conflit.

En réalité, seuls deux de ces morts étaient mariés, et un seul avait un enfant qui deviendra pupille de la Nation.

Albert Gouilloux termine la guerre en octobre 1919, comme beaucoup d'autres. Mais il n'a encore pas effectué la moitié de son service militaire : il est donc envoyé aussitôt dans un autre conflit, l'Algérie, où il perdra la vie en septembre 1920.

Enfin, 48 autres soldats démobilisés auront eu, sinon plus de chance, du moins, moins de malchance, et reviendront à Drom.

DB 11/2018

